

François  
**MAURIAC**



La fin  
de la nuit



Texte intégral

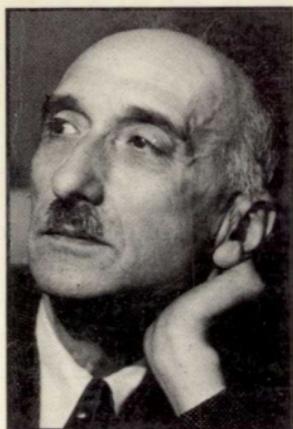
François  
**MAURIAC**

The cover features a composite image. The upper portion shows a close-up of a woman's face with striking blue eyes and red lips. The lower portion, which appears to be the lower half of her face, is a landscape of a dirt road winding through a forest of bare trees. A small figure of a person is visible in the distance on the road.

La fin  
de la nuit



Texte intégral



« Je n'ai pas  
*La Fin de la*  
*Thérèse Desque*

trait d'une femme à son déclin,  
que j'avais peinte déjà du temps  
de sa jeunesse criminelle. Il n'est  
aucunement 'nécessaire d'avoir  
connu la première Thérèse pour  
s'intéresser à celle dont je  
raconte ici le dernier amour. »

François Mauriac.



9 782253 009665

Dépôt légal Impr. 4295-5 Édit. 2809 12/19

LA FIN DE LA NUIT

ŒUVRES DE FRANÇOIS MAURIAC

*Dans Le Livre de Poche :*

LE MYSTÈRE FRONTENAC.

LE NŒUD DE VIPÈRES.

GENITRIX.

SOUFFRANCES ET BONHEUR DU CHRÉTIEN.

THÉRÈSE DESQUEYROUX.

LES ANGÈS-NOIRS.

LE DÉSERT DE L'AMOUR.

LE BAISER AU LÉPREUX.

DESTINS.

MÉMOIRES INTÉRIEURS.

LA PHARISIENNE.

LE ROMANCIER ET SES PERSONNAGES.

LES CHEMINS DE LA MER.

LE FLEUVE DE FEU.

L'AGNEAU.

FRANÇOIS MAURIAC

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

*La fin de la nuit*

BERNARD GRASSET

© *Éditions Bernard Grasset*, 1935.  
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

## PREFACE

*Je n'ai pas voulu donner dans " LA FIN DE LA NUIT " une suite à " THÉRÈSE DESQUEYROUX ", mais le portrait d'une femme à son déclin, que j'avais peinte déjà du temps de sa jeunesse criminelle. Il n'est aucunement nécessaire d'avoir connu la première Thérèse pour s'intéresser à celle dont je raconte ici le dernier amour.*

*Depuis dix ans que, fatiguée de vivre en moi, elle demandait à mourir, je désirais que cette mort fût chrétienne; aussi avais-je appelé ce livre, qui n'existait pas encore, " LA FIN DE LA NUIT ", sans savoir comment cette nuit finirait : l'œuvre achevée déçoit en partie l'espérance contenue dans le titre.*

*Au lecteur qui souhaite avec raison que toute œuvre littéraire marque les étapes d'une ascension spirituelle, et qui peut-être s'étonnera de cette descente aux enfers où de nouveau je l'entraîne, il importe de rappeler que mon héroïne appartient à une époque de ma vie déjà ancienne et qu'elle est le témoin d'une inquiétude dépassée.*

*D'ailleurs, bien que j'aie écrit ces pages sans autre*

*intention que de mettre en pleine lumière la figure souffrante de Thérèse, je sais aujourd'hui ce que pour moi elles signifient et ce que d'abord j'y découvre : c'est le pouvoir départi aux créatures les plus chargées de fatalité, — ce pouvoir de dire non à la loi qui les écrase. Lorsque Thérèse, d'une main hésitante, écarte ses cheveux sur son front ravagé, afin que le garçon qu'elle charme la prenne en horreur et s'éloigne d'elle, ce geste donne son sens à tout le livre. En chaque rencontre, la malheureuse le renouvelle, ne cessant de réagir contre la puissance qui lui est donnée pour empoisonner et pour corrompre. Mais elle appartient à cette espèce d'êtres (une immense famille!) qui ne sortiront de la nuit qu'en sortant de la vie. Il leur est demandé seulement de ne pas se résigner à la nuit.*

*Pourquoi interrompre cette histoire un peu avant que Thérèse soit pardonnée et qu'elle goûte la paix de Dieu? Au vrai, ces pages consolantes ont été écrites, puis déchirées : je ne VOYAIS pas le prêtre qui devait recevoir la confession de Thérèse. A Rome, j'ai découvert ce prêtre et je sais aujourd'hui (peut-être en quelques pages le raconterai-je un jour) comment Thérèse est entrée dans la lumière de la mort.*

Rome, fête de l'Épiphanie, 1935.

## I

— Vous sortez ce soir, Anna?

Thérèse, la tête levée, regardait sa servante. Le costume tailleur qu'elle lui avait donné était trop étroit pour ce jeune corps épanoui. Anna se tenait debout devant sa maîtresse.

— Vous entendez la pluie, ma petite? Qu'allez-vous faire dehors?

Elle aurait voulu la retenir, écouter le bruit familier des assiettes remuées et cette chanson incompréhensible dont l'Alsacienne reprenait inlassablement le refrain. Les autres soirs, jusqu'à dix heures, Thérèse se sentait rassurée par cette rumeur que fait un seul être vivant lorsqu'il est jeune. Durant les premiers mois, Anna avait habité, dans l'appartement, une petite pièce inoccupée. Et pendant la nuit, sa maîtresse surprenait des soupirs, des paroles confuses d'enfant qui rêve, parfois un grognement animal. Et même lorsque la jeune fille était endormie du sommeil le plus calme, sa présence restait sensible à Thérèse, —

comme si elle eût entendu le sang courir dans ce corps couché derrière la cloison. Elle n'était pas seule; les battements de son propre cœur ne l'effrayaient plus.

Le samedi soir, la servante sortait; et Thérèse demeurait les yeux ouverts, dans les ténèbres, sachant que le sommeil ne viendrait pas avant le retour de la petite qui, parfois, ne rentrait qu'à l'aube. Bien qu'on ne lui posât jamais aucune question, Anna avait un jour transporté ses affaires à l'étage des domestiques : " pour être plus libre de courir, vous pensez! " dit la concierge.

Thérèse avait dû se rabattre sur le court réconfort que lui donnait la présence d'Anna jusqu'à dix heures. Quand la petite venait lui souhaiter le bonsoir et prendre les ordres pour le lendemain, la maîtresse s'efforçait de faire durer la conversation, l'interrogeait sur sa famille : " Avait-elle reçu des nouvelles de sa mère? ", mais n'obtenait le plus souvent que de brèves réponses, comme d'une enfant que les grandes personnes ennuiet et qui est pressée d'aller jouer. Aucune hostilité, d'ailleurs; et même, parfois, un élan d'affection. Ce qui dominait pourtant, c'était cette indifférence de la jeunesse à l'intérêt qu'elle éveille chez les vieux qu'elle ne peut pas aimer. Thérèse tournait autour de ce monde clos : une paysanne,

une domestique qu'elle gardait comme un morceau de pain bis dans sa prison, n'ayant pas le choix entre cette fille et une autre créature humaine. Elle n'insistait guère, d'habitude; et lorsque Anna avait dit : " Je souhaite une bonne nuit à Madame. Madame n'a plus besoin de rien ? " Thérèse se rencognait, dans l'attente du coup au cœur que lui donnait toujours le bruit de la porte refermée.

Mais ce samedi-là, neuf heures n'avaient pas encore sonné; et déjà Anna semblait prête à sortir, dressée sur de hauts talons; et ses pieds un peu gras étaient comprimés par des souliers en faux lézard.

— Vous n'avez pas peur de la pluie, ma petite?

— Oh! il n'y a pas loin jusqu'au métro...

— Vous allez mouiller votre tailleur.

— On ne restera pas dans la rue! On va au cinéma...

— Qui, cela " on " ?

Elle répondit, l'air buté : " des amis... " et déjà elle gagnait la porte. Thérèse la rappela :

— Et si je vous demandais de rester, ce soir, Anna? Je ne me sens pas bien...

Elle entendait, avec stupeur, résonner ses propres paroles. Était-ce bien elle qui parlait? La servante maugréa : " Eh bien! alors! " mais déjà Thérèse s'était reprise :

— Non; à la réflexion, je me sens mieux... Allez vous amuser, ma fille.

— Si Madame veut que je lui fasse chauffer du lait?

— Non, non. Je n'ai besoin de rien. Allez-vous-en.

— Je pourrais allumer le feu?

Thérèse dit qu'elle l'allumerait elle-même si elle avait froid. Elle se retint de pousser la jeune fille par les épaules; cette fois, loin de lui faire du mal, le bruit de la porte refermée lui laissait une impression de délivrance. Elle se regarda dans la glace et se dit à haute voix : " Où en es-tu, Thérèse? " Mais quoi! S'était-elle plus humiliée, ce soir, qu'à tout autre moment de sa vie? Devant la traversée solitaire d'une soirée, d'une nuit, elle s'était raccrochée, comme elle avait toujours fait, à la première créature venue. N'être pas seule, échanger des paroles, entendre respirer une jeune vie... Elle ne demandait rien d'autre, mais cela même n'était plus possible. Et comme toujours aussi, une vague de haine montait du plus profond d'elle-même : " cette idiote serait vite perdue, et elle finirait sur le trottoir... "

Thérèse eut honte de ce qu'elle éprouvait, secoua la tête. Elle allumerait du feu, — non que cette soirée d'octobre fût froide; mais, comme on dit, le feu tient compagnie. Elle prendrait un

livre... Que n'avait-elle songé à se procurer, cet après-midi, un roman policier? Elle ne supportait aucune lecture, en dehors des romans policiers. Quand elle était jeune, elle se cherchait dans les livres et soulignait au crayon certains passages. Elle n'attendait plus rien maintenant de cette confrontation avec les créatures inventées : toutes disparaissaient, s'anéantissaient dans son propre rayonnement.

Ce soir, elle ouvre pourtant d'une main hésitante la bibliothèque vitrée, — la même qui était autrefois dans sa chambre de jeune fille, à Argelouse, au temps de son innocence, mais qui l'a vue aussi jeune femme, lorsque l'état de son mari l'obligeait de faire chambre à part... A cette époque, Thérèse se souvient d'avoir dissimulé pendant quelques jours, derrière les volumes de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*, le petit paquet contenant les drogues... Receleur de poison, ce vieux meuble honnête, complice de son crime, témoin de son crime... Comment a-t-il pu accomplir toute cette route depuis la métairie d'Argelouse jusqu'à ce troisième d'une maison ancienne, rue du Bac? Thérèse hésite un instant, prend un livre, le repose, ferme la bibliothèque, se rapproche de la glace.

Elle perd ses cheveux comme un homme; oui, elle a un front dévasté de vieil homme : “ un front

de penseur... ” prononce-t-elle à mi-voix. Mais c'est le seul signe apparent de vieillissement : “ Quand j'ai un chapeau, je suis pareille à ce que je fus. On me disait déjà, il y a vingt ans, que je n'avais pas d'âge... ”

De son nez trop court les deux plis qui rejoignent la bouche semblaient être à peine plus marqués qu'autrefois. Si elle sortait... Le cinéma? Non, ce serait trop de dépense; elle ne pourrait se retenir d'aller ensuite boire un verre de boîte en boîte... Elle commençait à avoir de petites dettes. Tout allait de mal en pis dans les Landes. Pour la première fois, les frais de la propriété ne laisseraient guère de bénéfice. Son mari lui a écrit quatre pages à ce sujet : on ne vend plus de poteaux de mines; les Anglais les refusent. Il faut pourtant faire les éclaircissements, car les pins commencent à souffrir. Ces éclaircissements, qui rapportaient naguère, coûtent gros maintenant. Les cours de la résine n'ont jamais été aussi bas... Il essayait de vendre des pins, mais les marchands faisaient des offres dérisoires...

Thérèse pourtant gardait ses habitudes d'autrefois, incapable de sortir dans Paris sans jeter l'argent comme du lest, pour s'élever un peu au-dessus de ce vide, pour atteindre, sinon au plaisir, du moins à l'étourdissement, à l'abrutissement. D'ailleurs elle n'avait plus la force physique d'errer

seule à travers les rues. Aucun secours ne lui était jamais venu du cinéma : l'ennui, dans cette demi-ténèbre, l'assaillait sans qu'elle se pût défendre. La moindre créature vivante dont, au café, elle suivait le manège, l'intéressait plus que ces images sur un écran. Mais elle n'osait plus se livrer au divertissement d'épier les autres, car elle ne passait nulle part inaperçue. En vain s'habillait-elle de couleurs neutres, cherchait-elle une place dissimulée : dans son aspect, elle ne savait quoi attirait l'attention. Ou bien l'imaginait-elle peut-être ? Était-ce sa figure anxieuse, cette bouche serrée ?

Dans sa mise, qu'elle croyait être correcte et même sobre, régnait ce vague désordre, ce rien d'extravagance où se trahissent les femmes vieillissantes qui n'ont plus personne pour leur donner des conseils. Thérèse enfant avait ri souvent de sa tante Clara, parce que la vieille fille ne pouvait se défendre de détruire les chapeaux qu'on lui achetait et de les refaire à son idée. Mais aujourd'hui, Thérèse cédait à la même manie et tout prenait sur elle, à son insu, un caractère bizarre. Peut-être deviendrait-elle plus tard une de ces étranges vieilles coiffées de chapeaux à plumes, qui parlent toutes seules sur les bancs des squares, en rattachant des paquets de vieux chiffons.

Elle n'avait pas conscience de cette étrangeté ; mais elle s'apercevait bien qu'elle avait perdu ce

pouvoir dont les solitaires ne peuvent se passer, — le pouvoir des insectes qui prennent la couleur de la feuille et de l'écorce. De sa table, au café ou au restaurant, Thérèse, pendant des années, avait épié des êtres qui ne la voyaient pas. Qu'avait-elle fait de l'anneau qui rend invisible? Voici maintenant qu'elle attire tous les regards comme la bête inconnue du troupeau.

Ici, du moins, entre ces quatre murs, ce plancher affaissé, ce plafond qu'elle aurait pu toucher de sa main levée, elle était assurée d'être à l'abri. Mais il fallait trouver la force de rester dans ces limites. Or, ce soir, elle se sentait impuissante à demeurer seule. Elle en eut la certitude, au point de céder à un mouvement de terreur : s'étant de nouveau rapprochée de la cheminée, elle se regarda dans la glace et, d'un geste familier, fit glisser ses doigts, lentement, le long de ses joues. Il n'y avait rien de plus dans sa vie, à cette minute précise, que ce qui toujours y avait été : rien de nouveau... Rien. Et pourtant elle était sûre d'avoir atteint une extrémité : comme lorsque le trimardeur s'aperçoit qu'il a suivi un chemin ne menant nulle part et qui se perd dans les sables. Chaque bruit du dehors s'isolait de la rumeur humaine, prenait une valeur absolue : cette trompe d'auto, ce rire de femme, le grincement d'un frein.

Thérèse alla à la fenêtre, l'ouvrit. Il pleuvait.